

Dictée du 27 novembre Lettres d'Albert Camus et Monsieur Germain, son instituteur.

- Le 4 Janvier 1960, alors qu'il avait prévu de rentrer à Paris en train, Albert Camus se laisse tenter par la proposition alléchante de Michel Gallimard : regagner la capitale à bord de son nouveau bolide. Décision fatale car les deux hommes ne survivront pas à un tragique accident de la route.
- Le 17 octobre 1957, l'Académie royale de Stockholm décerne le Prix Nobel de littérature à Albert Camus (1913-1960), "pour l'ensemble d'une œuvre mettant en lumière les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes". La lettre que Camus adresse alors à M. Germain est certainement l'un des plus beaux éloges du métier d'instituteur.

19 novembre 1957

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève.

Je vous embrasse, de toutes mes forces.

Albert Camus

#####

30 Avril 1959

Mon cher petit,

(...) Je ne sais t'exprimer la joie que tu m'as faite par ton geste gracieux ni la manière de te remercier. Si c'était possible, je serrerais bien fort le grand garçon que tu es devenu et qui restera toujours pour moi « mon petit Camus».

(...) Qui est Camus ? J'ai l'impression que ceux qui essaient de percer ta personnalité n'y arrivent pas tout à fait. Tu as toujours montré une pudeur instinctive à déceler ta nature, tes sentiments. Tu y arrives d'autant mieux que tu es simple, direct. Et bon par-dessus le marché ! Ces impressions, tu me les as données en classe. Le pédagogue qui veut faire consciencieusement son métier ne néglige aucune occasion de connaître ses élèves, ses enfants, et il s'en présente sans cesse. Une réponse, un geste, une attitude sont amplement révélateurs. Je crois donc bien connaître le gentil petit bonhomme que tu étais, et l'enfant, bien souvent, contient en germe l'homme qu'il deviendra. Ton plaisir d'être en classe éclatait de toutes parts. Ton visage manifestait l'optimisme. [Et à t'étudier, je n'ai jamais soupçonné la vraie situation de ta famille,

je n'en ai eu qu'un aperçu au moment où ta maman est venue me voir au sujet de ton inscription sur la liste des candidats aux Bourses. D'ailleurs, cela se passait au moment où tu allais me quitter. Mais jusque-là tu me paraissais dans la même situation que tes camarades. Tu avais toujours ce qu'il te fallait. Comme ton frère, tu étais gentiment habillé. Je crois que je ne puis faire un plus **bel** éloge de ta maman.

J'ai vu la liste sans cesse grandissante des ouvrages qui te sont consacrés ou qui parlent de toi. Et c'est une satisfaction très grande pour moi de constater que ta célébrité (c'est l'exacte vérité) ne t'avait pas tourné la tête. Tu es resté Camus: bravo. J'ai suivi avec intérêt les péripéties multiples de la pièce que tu as adaptée et aussi montée: Les Possédés. Je t'aime trop pour ne pas te souhaiter la plus grande réussite: celle que tu mérites.

Je crains pour toi que tu n'abuses de tes forces. Et, permets à ton vieil ami de le remarquer, tu as une gentille épouse et deux enfants qui ont besoin de leur mari et papa. A ce sujet, je vais te raconter ce que nous disait parfois notre directeur d'Ecole normale. Il était très, très dur pour nous, ce qui nous empêchait de voir, de sentir, qu'il nous aimait réellement. « La nature tient un grand livre où elle inscrit minutieusement tous les excès que vous commettez. » J'avoue que ce sage avis m'a souventes [sic] fois retenu au moment où j'allais l'oublier. Alors dis, essaye de garder blanche la page qui t'est réservée sur le Grand Livre de la nature.] [...]

(Avant de terminer, je veux te dire le mal que j'éprouve en tant qu'instituteur laïc, devant les projets menaçants ourdis contre notre école. Je crois, durant toute ma carrière, avoir respecté ce qu'il y a de plus sacré dans l'enfant: le droit de chercher sa vérité. Je vous ai tous aimés et crois avoir fait tout mon possible pour ne pas manifester mes idées et peser ainsi sur votre jeune intelligence. Lorsqu'il était question de Dieu (c'est dans le programme), je disais que certains y croyaient, d'autres non. Et que dans la plénitude de ses droits, chacun faisait ce qu'il voulait. De même, pour le chapitre des religions, je me bornais à indiquer celles qui existaient, auxquelles appartenaient ceux à qui cela plaisait. Pour être vrai, j'ajoutais qu'il y avait des personnes ne pratiquant aucune religion. Je sais bien que cela ne plaît pas à ceux qui voudraient faire des instituteurs des commis voyageurs en religion et, pour être plus précis, en religion catholique. A l'École normale d'Alger (installée alors au parc de Galland), mon père, comme ses camarades, était obligé d'aller à la messe et de communier chaque dimanche. Un jour, excédé par cette contrainte, il a mis l'hostie « consacrée » dans un livre de messe qu'il a fermé ! Le directeur de l'École a été informé de ce fait et n'a pas hésité à exclure mon père de l'école. Voilà ce que veulent les partisans de « l'École libre » (libre.., de penser comme eux). Avec la composition de la Chambre des députés actuelle, je crains que le mauvais coup n'aboutisse. Le Canard Enchaîné a signalé que, dans un département, une centaine de classes de l'École laïque fonctionnent sous le crucifix accroché au mur. Je vois là un abominable attentat contre la conscience des enfants. Que sera-ce, peut-être, dans quelque temps? Ces pensées m'attristent profondément.)

Sache que, même lorsque je n'écris pas, je pense souvent à vous tous. Madame Germain et moi vous embrassons tous les quatre bien fort. Affectueusement à vous.

Germain Louis

FICHE :

Les accords du participe passé.

✓ Le reconnaître :

- Pour distinguer le participe passé en « é » et l'infinitif en « er », utiliser un verbe du 2^{ème} ou 3^{ème} groupe.

✓ **L'accorder** : Le participe passé s'accorde selon des règles précises : la nature de l'auxiliaire (être ou avoir), la nature du complément d'objet, sa place dans la phrase...

✓ Attention aux particularités du participe passé des verbes pronominaux, de certains verbes (coûter, valoir..) ou expressions (laisser + infinitif, faire + infinitif...), ou l'emploi avec « en »

🚩 **Employé sans auxiliaire** : le part passé s'accorde comme l'adj qual, avec le nom auquel il se rapporte : Exemple : un être aimé / des tâches finies.

Exceptions

1. Accord de ci-joint, ci-inclus :

- Ci-joint, ci-inclus **ne s'accordent pas** quand ils sont utilisés comme **adverbes**, le plus souvent en début de phrase.

Exemples : Ci-joint le document / Ci-inclus la documentation / Vous trouverez ci-inclus le double du dossier.

- Ci-joint, ci-inclus **s'accordent** lorsqu'ils sont utilisés comme **adjectifs** épithètes ou attributs du nom.

Exemples : La lettre que vous trouverez ci-jointe. / Les factures que vous trouverez ci-incluses. / Je vous adresse ces deux contrats ci-joints.

2. Accord de excepté, y compris, passé, vu, non compris :

- excepté, y compris, passé, vu, non compris sont **invariables s'ils précèdent** le sujet qu'ils qualifient.

Exemple : Tout est délicieux, excepté la soupe.

- Ils **s'accordent s'ils suivent** le sujet auquel ils sont rattachés.

Exemple : Tout est délicieux, la soupe exceptée.

🚩 **Employé avec l'auxiliaire « être » ou avec un verbe d'état** (paraître, sembler, demeurer, devenir, rester, ...) **s'accorde** en genre et en nombre **avec le sujet**.

Exemple : La lumière est allumée. / La lumière reste éteinte.

- **Cas de « on » sujet** : on est un pronom indéfini, 3^{ème} pers du sing → on n'est pas **couché devrait être la forme grammaticale exacte.**
MAIS « on » est souvent l'équivalent de « nous » dans la langue courante → on n'est pas **couchés.**
 « ... s'étant **salués**, on se tourne le dos » (G Flaubert)

✚ **Employé avec l'auxiliaire « avoir »** : Il **s'accorde** avec son **C.O.D.** seulement si le complément d'objet direct **est placé devant le verbe.**
 Exemple : Les fleurs qu'ils ont cueilli**es** étaient ravissantes.
 → Le C.O.D. "Les fleurs" est placé devant le participe passé. → Accord du participe passé en genre et en nombre avec le C.O.D. (féminin pluriel).
 Exemple : Les petits enfants ont cueilli des fleurs.
 → Le C.O.D. "des fleurs" est placé après le participe passé. → Pas d'accord du participe passé.

- Le COD précède le participe passé si :
 - **c'est un pronom relatif** : J'ai fait quelques propositions que la direction a accept**ées.**
 (le pronom relatif COD que précède le participe acceptées).
 - **c'est un pronom personnel** : J'ai fait quelques propositions et la direction les a accept**ées.**
 (le pronom personnel les précède le participe acceptées).
 - **la question ou l'exclamation portent sur le COD** : Quelles propositions la direction a-t-elle acceptées ?
 Je ne sais pas quelles propositions la direction a accept**ées.**
 Que d'espoirs nous avons nourri**s !**

- Le participe passé des verbes tels que *peser, coûter, mesurer, valoir, vivre, marcher, courir* ... ne **s'accorde jamais** avec le complément circonstanciel qui exprime la mesure (le complément répond à la question combien ?).

Ex : Le piano ne vaut plus les 15 000 F qu'il a **coûté** autrefois (*combien* a-t-il coûté Mais il s'accorde avec son COD (le COD répond à la question que ? Qu'est-ce que ?).

MAIS Les efforts que nous ont **coûtés** ce travail. (ce travail nous a coûté quoi ? COD = que = efforts)

- *Dit, dû, cru, pu, su* ... : ces participes **restent invariables** quand le COD est un infinitif ou une proposition à sous-entendre après eux

Ex : j'ai fait tous les efforts que j'ai **pu** sous-entendu « faire »)

.../...

L'auteur : Albert CAMUS (1913-1960)

- 1913- 1932 Une enfance pauvre

Albert Camus naît à Mondovi (Algérie) le 7 Novembre 1913. Il est le second enfant de Lucien Camus, ouvrier agricole et de Catherine Sintès, une jeune servante d'origine espagnole qui ne sait pas écrire et qui s'exprime difficilement. Lucien Camus est mobilisé pendant la première guerre mondiale et meurt lors de la Bataille de la Marne. Le jeune Albert ne connaîtra pas son père. Pour élever ses deux enfants (Albert a un frère), elle s'installe dans un quartier pauvre d'Alger et fait des ménages. Le peu d'argent qu'elle gagne, elle le remet à sa propre mère, qui est le pilier de la famille et qui éduque les enfants à coups de cravache (« Ne frappe pas sur la tête. »).

Marqué par ce milieu défavorisé, Camus porte toute son affection sur sa mère, qui le lui rend bien mais avec qui le dialogue est pour ainsi dire inexistant, tant elle est peu loquace et épuisée par son travail.

Grâce à l'aide de l'un de ses instituteurs, M. Germain, Albert Camus obtient une bourse et peut ainsi poursuivre ses études au lycée Bugeaud d'Alger. Il y découvre à la fois les joies du football (il devient le gardien de but du lycée) et de la philosophie, grâce à son professeur Jean Grenier. Il est alors atteint de la tuberculose, une maladie qui plus tard, l'empêchera de passer son agrégation de philosophie.

- 1932-1944 Le militant et le résistant

De cette expérience malheureuse, il garde la conviction que la vie est injuste. La présence de la mort, il le perçoit très jeune, est le plus grand scandale de la création. Cependant, au lieu de sombrer dans un pessimisme improductif et destructeur, il réagit en développant un grand appétit de vivre.

Il obtient son bac en 1932 et commence des études de philosophie.

Cette année-là il publie ses premiers articles dans une revue étudiante. Il épouse en 1934, Simone Hié et doit exercer divers petits boulots pour financer ses études et subvenir aux besoins du couple. En 1935, il adhère au parti communiste, parti qu'il quittera en 1937. En 1936, alors qu'il est diplômé d'Etudes Supérieures de philosophie, il fonde le *Théâtre du Travail* et il écrit avec 3 amis *Révolte dans les Asturies*, une pièce qui sera interdite. Il joue et adapte de nombreuses pièces : *Le temps du mépris* d'André Malraux, *Les Bas-Fonds* de Gorki, *Les frères Karamazov* de Dostoïevski. En 1938, il devient journaliste à Alger-Républicain où il est notamment chargé de rendre compte des procès politiques algériens. (proche du Front populaire), Il donne des articles dans tous les genres. Il fonde ensuite la revue *Rivages*, dans laquelle il veut rendre un hommage à la vie et plus spécialement à la conception qu'on en a dans les pays méditerranéens. De plus en plus engagé, il écrit un article intitulé « *Misère de la Kabylie* », qui fera grand bruit. Le journal est interdit par les autorités et Camus se voit contraint de quitter l'Algérie.

Les Noces paraît en 1938, le recueil le plus poétique qui manifeste sa soif de vie.

La situation internationale se tend. Alger-Républicain cesse sa parution et Albert Camus part pour Paris où il est engagé à Paris-Soir. C'est le divorce d'avec Simone Hié, il épouse Francine Faure.

En 1942 il milite dans un mouvement de résistance et publie des articles dans *Combats* qui deviendra un journal à la libération. Cette année-là il publie *L'Étranger et le Mythe de Sisyphe* chez Gallimard. Ces deux livres enflamment les jeunes lecteurs et valent à Albert Camus d'accéder, dès cette année-là, à la notoriété. C'est l'époque aussi où il entre dans la Résistance (renseignement et presse clandestine)

En 1944 il fait la rencontre de Jean-Paul Sartre. Ce dernier souhaiterait qu'il mette en scène sa pièce *Huis Clos*. C'est l'époque où les deux philosophes entretiennent des rapports amicaux : "l'admirable conjonction d'une personne et d'une œuvre" écrit Sartre de Camus. Leurs relations vont pourtant s'envenimer jusqu'au point de non-retour.

- 1945-1957 Le témoin engagé

En 1945, c'est la création de *Caligula*, qui révélera Gérard Philippe. Deux ans après, il publie *La Peste* qui connaît un immense succès.

Notons que le 8 août 1945, Camus sera un des seuls intellectuels à dénoncer l'usage de la bombe atomique et cela deux jours seulement après la destruction d'Hiroshima. Après la guerre, devenu codirecteur du journal *Combat* (issu de la Résistance), il démissionne suite à une divergence de vue sur les événements de Madagascar. L'armée française venait d'y réprimer une révolte, attitude que Camus avait aussitôt assimilée à celle de l'armée allemande en France occupée.

En 1945 encore, Camus avait regagné l'Algérie pour aller enquêter sur les événements de Sétif.

En 1951, publication de *L'Homme Révolté* qui vaut à Camus à la fois les foudres des surréalistes et des existentialistes. Des surréalistes tout d'abord : André Breton est furieux des propos de Camus sur Lautréamont et Rimbaud. Les existentialistes se déchaînent quant à eux, en publiant un article très critique dans *Les Temps Modernes*, revue dont le directeur n'est autre que Jean-Paul Sartre. L'année suivante ce sera la rupture définitive entre Camus et Sartre.

Désabusé, il commence alors des ouvrages comme *La Peste*, *L'État de siège* et *Les Justes*, qui constitueront ce qu'on appellera le cycle de la révolte. **En 1952**, c'est la rupture avec Jean-Paul Sartre, l'école existentialiste lui ayant reproché de mener une révolte statique. Il est vrai qu'il a souvent été incompris. Alors que Sartre prend toujours résolument et clairement parti pour une cause (quitte à changer d'avis par la suite), Camus fait davantage dans la nuance. C'est que son discours est moins idéologique et davantage humain. Ainsi, à Alger, **en 1956**, il lancera un appel pour la trêve civile, un appel à la réconciliation.

Du coup, il sera méconnu de son vivant par les Pieds-noirs et après l'indépendance ce sont les Algériens eux-mêmes qui lui reprocheront de ne pas avoir milité pour cette indépendance. C'est qu'il voulait la paix et la justice mais refusait l'usage des bombes. Quelque part, il estimait seul contre tous que la fin ne justifie jamais les moyens. Il voulait des changements mais refusait que l'on tue des hommes et des femmes pour obtenir ces changements. On retrouve là sa foi profonde en la vie, qu'il respectait avant toute chose. Dans le contexte historique agité de l'après-guerre, on lui reprochera cette attitude dans laquelle certains ne verront que de la tiédeur. Il vit la situation algérienne comme un drame personnel.

En 1956, il publie *La Chute* ; une œuvre qui dérange et déroute par son cynisme et son pessimisme.

- 1957-1960 Le Nobel, la mort

Albert Camus obtient le prix Nobel en octobre 1957 " pour l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière, avec un sérieux pénétrant les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes".

Il a alors 44 ans et est le neuvième français à l'obtenir. Il dédie quant à lui son discours à Louis Germain, l'instituteur qui en CM2 lui a permis de poursuivre ses études. Il est félicité par ses pairs, notamment Roger Martin du Gard, François Mauriac, William Faulkner. Lui pourtant regrette : il aurait souhaité que cette distinction revienne à André Malraux, son aîné, qu'il considère aussi comme un maître.

Trois ans après, **le 4 janvier 1960**, il se tue dans un accident de voiture. Le destin. Alors qu'il avait prévu de se rendre à Paris par le train, Michel Gallimard lui propose de profiter de sa voiture. Près de Sens, pour une raison indéterminée, le chauffeur perd le contrôle du véhicule. Albert Camus meurt sur le coup. On retrouve dans la voiture le manuscrit inachevé du *Premier Homme*. Dans l'une de ses poches, il y avait également un billet de chemin de fer.

Il est enterré à Lourmarin, dans le Vaucluse, région que lui avait fait découvrir son ami René Char et où il avait acheté une maison.

Actualité littéraire : édition de sa correspondance avec **Maria Casarès**, une comédienne et sa maîtresse durant de nombreuses années

Edition en 2007, chez Gallimard, de sa correspondance avec **René Char**.

